



**Discours de Martine Lacoste
Déléguée Régionale Midi-Pyrénées
2èmes journées nationales de la Fédération Addiction les 7 et 8 juin 2012 à Toulouse**

Madame Catherine Lemorton, Députée et Présidente du groupe d'étude sur la prévention et la toxicomanie, à l'Assemblée Nationale,
Monsieur Gilbert Barbier, Sénateur, Co-rapporteur de la mission bi-camérale sur les drogues, qui n'a pu se joindre à nous et que nous remercions pour ses encouragements,
Monsieur François Simon, Vice-président du Conseil Régional de Midi Pyrénées, représentant son Président Martin Malvy,
Madame Françoise Pouget, Vice-présidente du Conseil Général de la Haute Garonne, représentant son Président Pierre Izard,
Madame Monique Durieux, Adjointe au Maire, en charge des questions de santé, représentant monsieur Pierre Cohen, Maire de Toulouse,
Messieurs les représentants de l'Agence Régionale de Santé,
Mesdames, Messieurs,
Mes chères et chers collègues,

J'ai un immense plaisir à votre présence, et je ressens comme un honneur, en tant que déléguée régionale, de vous accueillir et d'ouvrir ces deuxièmes journées de la Fédération Addiction à Toulouse.

Trouver les mots n'est pas chose facile, et j'aurais bien vendu mon âme au diable pour tenter, pour vous, un seul instant d'être géniale.

Mais je fais partie de ces intervenants, plus à l'aise dans le colloque singulier de la rencontre qu'à trouver les mots pour le dire et, plus encore, pour l'écrire.

Avec humilité donc, je porte ce moment, non sans vous demander la plus grande indulgence.

Bienvenue en Midi Pyrénées, la terre qui a vu naître Jaurès, et a permis à sa pensée sociale de s'épanouir, avec pour ambition d'« amener tous les hommes à la plénitude de l'humanité ».

Une région, que l'Histoire a nourrie de confrontations, de brassages, de rouge et de noir, de puissance en mêlée, de ballons qui ne tournent pas rond et de pas qui épousent, les rythmes de Gardel.

Une profusion qu'elle a su intégrer tout en gardant son socle terrien, je parle ici en termes d'ancrage, de racines. L'alchimie de cette région, faite d'Histoire et de pincées de tuiles, invite chacun à se « sentir d'ici », « de quelque part » au sens où nous l'entendons, nous.

Cette idée de terre dépasse les paysages. Nougaro chante Toulouse, certes, mais il célèbre surtout une identité.

Et s'il nous dit que l'Espagne y pousse un peu sa corne, c'est parce que la diaspora antifranciste, y a proclamé la République en 1939. Si ceux qui étaient alors des rebelles, ont pu lancer leur défi, depuis ici, c'est bien sûr, parce que les conditions historiques et politiques

de leur combat étaient réunies, mais aussi parce qu'ils ont trouvé un écho à leur résistance. Qu'après avoir connu une immense précarité dans des camps, les réfugiés ont pu y rassembler leurs forces, se reconstruire, et donner un nouveau départ à leur histoire.

La métaphore avec ce qui nous réunit aujourd'hui n'a rien de forcé.

C'est bien dans ce but que nous nous rassemblons. Nous, soignants, intervenants sociaux, partenaires institutionnels, décisionnels, usagers, nous savons toute la nécessité qu'il y a, à trouver sa place ou, plus exactement, « une place » au sens où l'entend Alain Touraine, un endroit où jeter les bases d'une reconstruction, ce qui, depuis toujours, est notre fonction première : accueillir.

Nous sommes fiers de porter ce congrès, mais, au-delà de la symbolique, nous voulons être ce « quelque part », préalable indispensable à toute restauration, à ce sentiment d'appartenance, comme socle d'une liberté retrouvée pour donner un sens à sa vie.

En effet, aujourd'hui, donner un sens à sa vie incombe à chacun. Là où le lien social, était porté par la famille, les traditions et un entourage assez peu mobile, la route à faire, était un chemin certain. Désormais, pour reprendre la formule d'Alain Ehrenberg : « l'individu est incertain ». Les mots du social doivent avoir de la valeur, puisque les mots de la tradition se sont dissous dans une modernité qui se décrète, avant d'avoir été déposée par l'histoire.

C'est bien aussi ce qui nous rassemble. Cette nécessité impérative de remettre du sens humain sur des comportements promus au rang de « problématiques sociétales », de « déviance » voire, de délinquance.

Ceux qui vivent dans la précarité sont les témoins de la qualité de notre lien social. L'accueil qui leur est réservé constitue un précieux indice pour évaluer la viabilité et la consistance de notre vivre ensemble.

Nous le savons et toujours nous nous demandons : que faire ? Ou plus exactement, comment mieux faire ce que nous faisons déjà ? Comment arrimer ces générations montantes quand les valeurs d'hier sont balayées par le principe de réalité du jour qui, lui-même, deviendra le modèle à abattre demain ?

L'homme au sens où Rousseau l'entendait, cherche sa place d'humain ; alors que l'homme déterminé par l'économie cherche une position sociale.

Notre président le rappelle : (je veux dire le nôtre..) faire de l'humanité un marché et du citoyen un client, impose la consommation comme la condition exclusive de la « vraie vie ». Refuser ce pacte, ou ne pas y accéder, c'est commencer à écrire les pages d'un catalogue de la déroute. Ces êtres, pour peu qu'ils soient fragilisés, s'imprègnent alors du sentiment, qu'en perdant leur consistance sociale, ils perdent également, faute de repères, leur substance d'individu.

Ce sont ceux-là que nous accueillons. Etouffés par un système où les perspectives varient au gré d'injonctions : « travaillez plus », « adaptez-vous », « il n'y a plus de place pour l'assistantat », « l'avez-vous bien mérité ? ».

Cette litanie anxiogène agit comme la menace d'une spirale désespérante (risque de chômage, perte de logement, mutations, rupture des liens...).

Placés au cœur de ce faisceau d'insécurités, ils ont dès lors toutes les raisons de chercher la ligne de fuite, la liberté, dans la négation du « discours ».

De fait, pour certains même, l'exclusion représente une solution. Ils quittent la table. Ils ferment la porte pour se maintenir à distance de la douleur qu'ils subissent, ou du soutien, qu'ils redoutent. C'est cette liberté qui nous échappe : le choix du refus, comme voie ultime pour la conquête d'une dignité.

Ce n'est pas un renoncement consenti. Pas plus que celui de l'enfant ou de l'adolescent pour qui, soudain les mots se dérobent « dans » l'humiliation, à l'instant où bascule sa vie, où un lien d'amour, devient soudain « précaire ». Et tel un funambule, sans mot dire, il sera en quête – toute sa vie, peut-être du chaînon manquant.

Alors, si l'usage ou l'abus sont un choix par plaisir, l'addiction est un choix par défaut.

Alors, elle entre ici, comme un espace dans l'étau. N'est-elle pas liberté dans l'étouffoir ?

Alors, elle est vécue comme une soupape, un accès au soulagement dans une souffrance qui ne porte pas de nom.

Permettez-moi de prolonger ce propos, par la pensée très moderne de Saint-Thomas d'Aquin, qui repose non loin d'ici, en l'église des Jacobins : « Les passions ne sont en elles-mêmes ni bonnes, ni mauvaises (...) elles ne méritent le nom de maladies ou de troubles de l'âme que lorsqu'elles se soustraient au gouvernement de la raison ». Posé au XIII^e siècle, ce constat fait parfaitement écho à notre pratique, et au débat de société que nous appelons de nos vœux.

Entre le « gouvernement de la raison » qui sonne ici avec autant de désuétude que de vérité, et le très actuel concept de vulnérabilité, n'y a-t-il pas une place pour la prévention et l'accompagnement ?

Cette place, c'est la nôtre.

Quelle éthique va guider notre posture pour aider ces « funambules » à retrouver le chemin d'une parole ?

Quelle organisation va leur permettre de reprendre place d'homme et de citoyen ?

Pourtant, il n'y a pas d'un côté les inclus et de l'autre les exclus. Il n'y a pas d'un côté les vulnérables et de l'autre les indestructibles. Nous sommes tous vulnérables en humanité. Cette acceptation est notre force. Elle doit être le fondement pour continuer à bâtir ensemble.

« Il est grand temps de repenser la participation au bien-être collectif », comme le propose Pierre Rosanvallon. Bien sûr, nous souscrivons à cette invitation.

Ici, nous cherchons le chemin pour en faire « une utopie praticable ».

Ici, médecins, intervenants sociaux, usagers nous venons partager nos savoir-faire. Nous les avons élaborés avec des outils thérapeutiques, des protocoles de soins, une connaissance du contexte légal et réglementaire, bref, d'une technicité que nous venons réinterroger.

Mais tous savons plus sûrement, que c'est avant tout, l'humanité, qui porte, le prendre-soin.

Alors, laissons-nous encore porter par les mots d'un homme dont nous sommes si fiers, Jean Jaurès qui, en s'adressant à la jeunesse, a dessiné un chemin, ouvert à un engagement : « le courage, c'est aller à l'idéal et de comprendre le réel ».

A tous et à chacun : bel et bon congrès.